

## L'expérience de la parole : le thème du sujet parlant.

Antonino BONDI

EHESS – LIAS-IMM  
antoninobondi80@gmail.com

à paraître dans

Visetti, Yves-Marie, Lassegue, Jean (éds.), *Le thème perceptif en linguistique*, Paris, cnrs editions  
(sous presse)

**Abstract :** What role does the speaking subject in saussurean theory of language, in phenomenology of Merleau-Ponty and in cognitive linguistics? The article focuses on links between experience of language, the speaking subject and semiotic expression. Central thesis of the work is that the understanding of the relationship between *langage* and *langues* does not passy only through the tension between the generality of language and linguistic diversity, but also the understanding of the collective intelligence and education in wich the individual language is involved. Language, then, is seen as a structure of social perception of the world, hinge between perceptual experience and symbolic expression. The linguistics of Saussure, then, can be considered as a form of the phenomenology of linguistics experience

### 1. La problématique du *sujet parlant* : linguistique, sémiotique et phénoménologie

L'intérêt que les sciences du langage contemporaines, et plus largement les savoirs traitant du signe, confèrent à la dimension du sujet, notamment à celle du « sujet parlant » considéré tantôt comme auteur tantôt comme simple répondant de la parole qui le traverse, témoigne d'un renouvellement problématique amorcé voilà près de quarante ans<sup>1</sup>. Si pour certains courants, le sujet n'a été qu'un simple corrélat psychologique, c'est-à-dire un vecteur empirique d'actualisation d'un code supposé représenter l'objectivité de la langue, pour d'autres il fut traité comme une instance abstraite, placée au centre d'un appareil énonciatif formel. Ensuite, depuis les années 1970, les linguistiques cognitives (dorénavant LC) ont déterminé un renversement problématique remarquable. Elles ont retenu comme centrale la question de la *construction du sens* et en même temps elles ont remis en cause – d'une façon parfois radicale – les appareils conceptuels voire les démarches théoriques des linguistiques formelles. En effet, la réflexion sur la notion de construction, même si d'une façon pas tout à fait exclusive, a naïvement poussée la LC à rompre avec une conception étroitement référentialiste du sens, qui, en étant marquée par un objectivisme réaliste en sémantique, avait laissé de côté tout ce qui est de l'ordre des opérations et des processus de construction et constitution des formes. De ce point de vue, l'évolution de la LC a produit un

---

<sup>1</sup> Cf. Tyvaert (2011).

vrai choc épistémologique rude<sup>2</sup>, puisqu'elle a contribué à la dissolution de la notion classique de "sens" : i) soit à travers une mise en avant de la notion de construction – d'où la remise en question du dualisme esprit-monde à la base des linguistiques formelles et des philosophies référentialistes ; ii) soit à travers une nouvelle irruption du sujet parlant et de son activité, qui ne renvoient pas à un sens qui est déjà constitué. Au contraire, le sens est façonné « au cours d'un procès dont on peut étudier la générativité en distinguant les différents opérateurs qui la constituent linguistiquement<sup>3</sup> ». De ce point de vue, la linguistique énonciative d'inspiration culiolienne, avec sa théorie des formes schématiques et des valeurs référentielles, constitue une des plus fortes expressions de cette démarche constructiviste en linguistique.

A partir du tournant *expérientialiste* de la LC, et pourtant dans un positionnement très critique à leur égard, on a assisté dès les années 1990 à un renouvellement de l'intérêt pour les problématiques phénoménologiques et gestaltistes à l'intérieur des études sémiotiques et linguistiques. Celles-ci ont relancé d'une façon explicite la problématique du sujet parlant au sein de leurs appareils conceptuels, même si de façon singulière par rapport aux différentes approches ou par rapport aux différentes démarches épistémologiques. En effet, il y a eu un nombre considérable de recherches qui, tout en restant à l'intérieur des montages théoriques des disciplines linguistiques et sémiotiques, ont néanmoins pris en considération, de façon de plus en plus importante, certaines questions issues des traditions phénoménologiques et gestaltistes<sup>4</sup>. Tout particulièrement, ce genre de recherche a repris la discussion sur certaines notions théoriques, qui se sont retrouvées encore une fois placées au cœur des discussions sur la nature de l'activité langagière, celle-ci étant conçue comme une *praxis expressive* et *socio-sémiotique*. Dans ce contexte de reprise et de remaniement conceptuels, la notion de « sujet parlant » occupe une place sans doute centrale. Jean-Claude Coquet a souligné à ce propos quelle est l'importance de la notion de sujet parlant pour la sémiotique : « L'appropriation de la langue dans son fonctionnement actuel (*ma* langue, c'est-à-dire ma parole, selon l'opposition saussurienne) est le fait d'un sujet ; il y a une linguistique par le fait que l'homme est un sujet parlant et qu'il se connaît en tant que tel<sup>5</sup> ».

Le sujet parlant – dit Coquet – constitue une instance de base qui qualifie l'activité de parler : d'où la possibilité d'une linguistique de la parole et de l'expérience langagière. Au même temps, ce sujet "parlant est à voir comme une sorte de *résonateur dynamique* à travers lequel nous pouvons comprendre l'articulation et les rapports de *traduction* réciproque entre le monde, le langage et la perception/action. Si on veut donc réfléchir sur le thème perceptif en linguistique, on ne peut pas se passer d'une interrogation profonde sur le statut épistémologique et sémiotique du sujet parlant. Quel est, donc, ce statut dont on parle? Est-il raisonnable de penser que la théorie du langage doit s'inscrire à

---

<sup>2</sup> Cf. Kleiber (2001).

<sup>3</sup> Lassègue (2002), p. 3

<sup>4</sup> Cf. Rosenthal, Visetti (1999) ; (2008) ; Bordron (2011).

<sup>5</sup> Coquet (2007), p. 22.

l'intérieur d'une théorie du champ de la conscience de l'activité langagière d'emblée expressive ? En reprenant la leçon de Merleau-Ponty, Coquet suggère encore une fois un *retour au sujet parlant*, en tant qu'instance de base du langage, celui-ci étant conçu comme une activité signifiante indissociable de ses instances énonçantes. De ce point de vue, revenir au sujet parlant et à son rôle à l'intérieur d'une phénoménologie sémiotique nous permettrait de mieux articuler le rapport entre la dimension praxéologique constitutive de l'activité langagière, constitution du sens réalisée par les sujets et les dynamiques des espaces de signification. Le but de cet article est ainsi de réfléchir autour de l'idée de « expérience linguistique ». Qu'est-ce qu'on entend avec cette idée d'expérience linguistique ? Quel est son statut épistémologique ? Quels concepts et quels dispositifs théoriques faut-il mobiliser pour comprendre cette notion ? Y a-t-il une place pour le *sujet parlant* dans cet enjeu, qui est celui d'envisager la nature de l'activité langagière en tant que praxis des locuteurs ?

### 1.1 Le tournant expérientialiste de la LC : quelques aspects problématiques

Pour la LC, le domaine d'étude préférentiel est constitué par la relation entre l'*expérience*, quel que soit son niveau d'organisation et de manifestation, la *cognition* (i.e. la subjectivité connaissant) et la *construction des formes linguistiques*. Elle a thématiqué l'idée d'une continuité ou d'une communauté d'organisation entre la perception – et tout particulièrement celle visuelle et spatiale – et l'activité de langage<sup>6</sup>. Ce faisant, la LC a envisagé la description des formes linguistiques à partir de leur ancrage dans l'expérience perceptive, qui est à considérer comme la couche fondamentale de chaque expérience langagière, ou comme prototype de chaque effet de sens<sup>7</sup>. Bien que cette conception perceptiviste<sup>8</sup> de l'activité de langage soit constitutive de l'architecture conceptuelle des grammaires cognitives, il n'en reste pas moins que l'hypothèse d'une construction des formes à partir d'un schématisme ancré dans la perception ait impliqué de revoir ou bien de transformer l'idée même de *subjectivité langagière*. Le *tournant expérientialiste* au sein de la LC<sup>9</sup> en est témoin. Notre dette à cet égard doit être expliquée, avant de présenter les éléments qui

---

<sup>6</sup> Cf. Cadiot, Visetti (2001).

<sup>7</sup> Cf. Zlatev (2010).

<sup>8</sup> La LC est construite en effet à partir du postulat de l'enracinement perceptif, c'est-à-dire sensori-moteur et kinesthésique, de tout effet de sens. Or, cette conception originellement perceptiviste de la construction du sens a pour conséquence de postuler une « fonction structurante de schèmes spatio-temporels et dynamiques », généralisant à l'évidence les *Gestalten* de la perception visuelle. Le champ sémantique est alors un espace vu ou imaginé, déployé par une imagerie sémantique qui géométrise, centre l'attention, et distingue les forces qui travaillent à la déformation du champ. Parler et entendre seraient donc fondamentalement comme voir ou donner à voir cette imagerie, mentale et linguistique tout à la fois », Cadiot, Visetti (2001), p. 7.

<sup>9</sup> Cf. Lakoff, Johnson (1999).

nous conduiront à une critique de l'idée de sujet parlant qui a été implicitement adoptée par la LC.

En s'opposant au paradigme computationnaliste, la LC a posé la nécessité de comprendre la sémantique des langues naturelles à partir de leur enracinement perceptif et corporel, c'est-à-dire lors d'une expérience corporelle primaire : « where objectivism defines meaning independently of the nature and experience of thinking beings, experiential realism characterizes meaning in terms of embodiment, that is in terms of our collective biological capacities and our physical and social experiences as being functioning in our environment<sup>10</sup> ». La LC se caractérise comme une théorie linguistique qui dépasse les limites de la linguistique chomskyenne. La sémantique des langues chez les linguistes cognitives doit avoir un fondement de nature éminemment psychologique, ainsi que le souligne Ronald Langacker : « I believe that mental experience is real, that it is susceptible to empirical investigation and principled description, and that it constitutes the natural subject matter of semantics<sup>11</sup> ». L'objectif de la LC – nous dit Langacker – est de conduire l'analyse du sens soit à travers une description *in fine* de l'expérience mentale soit par l'introspection. En effet, ce qu'on considère la *grammaire d'une langue* coïncide avec la « représentation psychologique d'un système linguistique<sup>12</sup> ». Pourtant, à l'intérieur de l'archipel de la LC, le seul programme de recherche centré sur l'expérience perceptive (cognitive) et langagière a été ce qu'on appelle normalement le *réalisme expérimentaliste*. Cet expérimentalisme, dont Lakoff et Johnson sont parmi les précurseurs, vise à l'élaboration d'une linguistique qui puisse rendre compte de l'expérience à travers l'analyse des langues. Dès son programme, il constitue une synthèse entre objectivisme et subjectivisme. S'il partage avec l'objectivisme l'idée d'une réalité extérieure et indépendante de l'activité des sujets, il soutient en même temps la nécessité de penser la médiation entre les activités cognitives (dont le langage) et le monde. L'expérimentalisme, donc, est à concevoir pour Lakoff et Johnson en termes de « réalisme incarné » (embodied realism) : « being objective is always relative to a conceptual system and a set of cultural values<sup>13</sup> ». Ce rappel aux systèmes conceptuels et aux valeurs culturelles permet de comprendre l'articulation théorique de la LC à l'égard de l'idée d'expérience, et de bien cadrer le statut épistémologique du sujet parlant. S'il est vrai qu'en plusieurs occasions Lakoff et Johnson ont parlé d'une continuité entre la démarche expérimentaliste et la phénoménologie – et tout particulièrement celle de Merleau-Ponty – il n'en reste pas moins que les concepts d'expérience et de sujet parlant chez eux aboutissent à des solutions problématiques, surtout en relation au nouvel intérêt pour la phénoménologie en sciences du langage<sup>14</sup>.

---

<sup>10</sup> Lakoff (1987), p. 267.

<sup>11</sup> Langacker (1987), p. 99.

<sup>12</sup> Salanskis (2003), p. 120.

<sup>13</sup> Lakoff, Johnson (1980), p. 227.

<sup>14</sup> Zlatev (2010) a analysé la consistance « phénoménologique » de la LC, surtout par rapport à la phénoménologie husserlienne. Le sémioticien a montré que, bien qu'ils adressent beaucoup

En effet, ce qu'il émerge en lisant des linguistes cognitifs comme Lakoff et Johnson, c'est une idée originale d'interrelation complexe entre l'expérience perceptive, la structure conceptuelle issue de cette expérience et l'organisation langagière qui constituerait l'incarnation publique et sociale de cette structuration conceptuelle : « l'esprit est incarné, les concepts kinesthétiques fondent le sens, le sens dicte l'architecture langagière, le langage révèle l'organisation interne des représentations mentales<sup>15</sup> ». Pour le réalisme expérientialiste de Lakoff et Johnson, donc, il faut d'abord se concentrer sur l'incarnation de la pensée, et sur son implication avec l'expérience sensorimotrice : « "Experiential" is to be taken in the broad sense, including basic sensory-motor, emotional, social, and other experiences of a sort available to all normal beings – and especially including innate capacities that shape such experience and make it possible. The term "experience" does not primarily refer to incidental experiences of a sort that individuals happen to have had by virtue of their unique histories. We are focus rather on that aspect of experience that we have simply by virtue of being human and living on earth in a human society. "Experiential" should definitively NOT be taken in the empiricist sense as mere sense impressions that give form to the passive tabula rasa of the empiricists. We take experience as active functioning as part of a real world – as motivating what is meaningful in human thought<sup>16</sup> ».

Dans un second temps, le sens implique ce que Lakoff appelle la « projection imaginative » qui dépasse le problème de la correspondance entre symboles abstraits avec les objets, et comprend la schématisation, la catégorisation et la conceptualisation métaphorique. Ainsi, le niveau de la projection imaginative permettrait aussi à l'expérience corporelle primaire, déjà structurée, d'élaborer des modèles abstraits. Pour Lakoff, ce niveau reflète « la capacité du cerveau à fonctionner dans un environnement changeant, dont la description ne peut être prévue à l'avance. Il correspond à un processus de pensée fondamental dans lequel la structure d'un cadre conceptuel source (source domain) se projette sur un cadre conceptuel cible (target domain), et qui se manifeste au plan linguistique dans des expressions métaphoriques<sup>17</sup> ».

Nous ne nous attarderons pas sur les détails de la LC dans sa version expérientialiste<sup>18</sup>. Cependant, il est intéressant de souligner les aspects problématiques liés à la notion d'expérience de la parole. Le cadre épistémologique de Lakoff et Johnson, en fait, malgré les rappels à la phénoménologie de Merleau-Ponty, ne va pas au delà d'un nativisme

---

aux enseignements de Merleau-Ponty, de Gurwitsch et Heidegger, les linguistes cognitives restent toujours victimes d'une fondation computationnaliste dont ils essaient de sortir. Pour Zlatev la linguistique cognitive n'a pas bien porté sa réflexion sur au moins trois nœuds conceptuels : a) une conception globale de la Lebenswelt ; b) une théorie de la multiplicité des attitudes intentionnelles (comme on peut trouver surtout chez Husserl) ; et c) une conception dynamique et non réductionniste de l'intersubjectivité du sens et du signifié.

<sup>15</sup> Guignard (2008), p. 7.

<sup>16</sup> Lakoff (1988), p. 120.

<sup>17</sup> Vandaele, op. cit., p. 134.

<sup>18</sup> Cf. Victorri (2004) ; Zlatev (2007) ; (2010).

représentationnaliste, qui entend mettre ensemble d'un côté les images schématiques, qui sont universelles et enracinées dans la perception, et d'un autre côté la variabilité langagière et la différenciation culturelle. Ainsi, le réalisme incarné peut être identifié comme un nativisme, puisqu'il fait de la représentation mentale – comme l'a écrit Jean-Baptiste Guignard, « un voile d'idées<sup>19</sup> », qui obscurcit l'appréhension du monde réel et objectif par l'individu partial et subjectif. Pour Guignard, les grammaires cognitives, impliquées dans un effort d'explication de l'expérience mentale, dont les langues constitueraient la représentation tangible, n'arrivent pas à dépasser effectivement l'antinomie, voire l'opposition dualiste entre l'« idée » et le « corps ». Il y a deux conséquences à tirer si on étudie l'appareil épistémologique des grammaires cognitives. Premièrement, il s'agit de considérer le positionnement de la LC par rapport à ce qu'il en est de l'analyse linguistique. Celle-ci se réduit à « l'étude des réseaux lexico-conceptuels qui motivent la langue et son organisation<sup>20</sup> ». En s'opposant à certaines formes d'objectivisme, la théorie de Lakoff va se nécessairement se concentrer sur la matière conceptuelle et son organisation. Elle ne pose plus la question du rapport entre le langage et le réel, mais s'interroge sur ce qui est réel du point de vue psychologique : « la seule part réaliste et minimalement ontologique revient aux schèmes-images, seules entités autorisées à interagir directement avec un monde donné à voir<sup>21</sup> ». Quoiqu'invoquée constamment, la notion d'*expérience* à l'intérieur de la LC ne constitue pas la charnière entre perception visuelle et perception culturelle, ou entre la perception subjective et les valeurs linguistiquement socialement partagées. L'expérialisme reste une théorie représentationnaliste, qui ne s'intéresse qu'aux réseaux conceptuels issus des expériences sensori-motrices et kinesthétiques, celles-ci étant considérées les véritables formes de relation concrète avec le monde : « l'acception floue que donne Lakoff et Johnson à l'incarnation (embodiment) semble suggérer que la rapport envisagé avec l'environnement n'est que minimalement mimétique et par là même non véritablement interactionnel : on structure le sens à l'image d'une forme idéalisée (et conceptualisée) de corporéité<sup>22</sup> ». Si l'expérience linguistique d'un sujet parlant semble constituer l'objet de la LC, en même temps on s'aperçoit que cette expérience reste liée à un cadre épistémologique contraint par la perception spatiale. Tout ce qu'il est de l'ordre du normatif, de l'intersubjectif et surtout du *social*, bien au contraire, reste associé à une herméneutique du sens, à une idée d'encyclopédie sémiotique, dont on ne voit pas bien les liens avec le niveau pré-conceptuel. Cet aspect problématique, qui affecte les fondements philosophiques et théoriques de la LC, est à considérer comme la deuxième conséquence du dualisme « idée »/« corps », qu'on vient de rappeler. Cette conséquence porte à notre avis justement sur le statut du sujet parlant dans le cadre épistémologique de la LC. Comme l'a écrit Guignard : « le sujet

---

<sup>19</sup> Guignard (2008).

<sup>20</sup> Guignard op. cit., p. 1.

<sup>21</sup> Guignard, op. cit., p.6.

<sup>22</sup> Guignard, op. cit., p. 6-7.

cognitif (ou conceptualisateur) fait alors figure de centre épistémique duquel tout dépend – ses connaissances, voilées par des filtres idéels, conditionnent la constitution du sens, son intercompréhension (symétrique) et la physionomie de la langue [...]. L'individu reste un système hétéronome sujet aux variations de mécanismes extérieurs, et l'information un ensemble pré-spécifié, une entrée (input) d'un système cognitif. Les connaissances sont en conséquence des miroirs « affaiblis » de la nature, dont la cohérence interne rendrait compte de processus de traitement, de biais de représentation d'un réseau d'informations préalable<sup>23</sup> ». Le sujet parlant, même dans la version expérialiste de la LC, se propose comme une instance formelle, un *a priori* de la construction langagière. En s'appuyant sur les modèles gestaltistes de la perception – mais d'une façon parfois totalement caricaturale – les LC donnent l'impression de se débarrasser de l'objectivisme et du subjectivisme, en proposant un modèle à la fois cognitif et herméneutique<sup>24</sup>. Ce sujet parlant, ancré à la fois dans la biologie de la cognition et dans la nature sociale du signifié, est victime des paradoxes de la LC, qui proclame sa filiation avec la phénoménologie, mais aboutit en même temps à des résultats qui peuvent être qualifiés comme anti-phénoménologiques<sup>25</sup>. En effet, la LC ne peut concevoir le sujet parlant que comme un réceptacle de représentations mentales, internes et subjectives. Bien que la conception du signifié qu'elle épouse soit tributaire des réflexions sur la nature sociale du signifié linguistique (dont un certain conventionnalisme chez les linguistes cognitifs), il s'agit d'un genre remarquable de paradoxes. Comme a écrit Zlatev : « on the one hand, language, and especially meaning is usually treated as something subjective and psychological : “qualitative mental phenomena” (Talmy), “the mental image associated with your basic-level concept” (Lakoff). To counter the objection that this would imply subjectivism and anything-goes relativism, the mental is also said to be identical with, or explained by the bio-physical : “an ordered conception necessarily incorporates the *sequenced occurrence* of cognitive events as one facet of its neurological implementation (Langacker)”<sup>26</sup> ». Pour sortir de cette impasse entre subjectivisme et objectivisme, dont la LC reste pourtant prisonnière, il faudrait essayer deux stratégies théoriques complémentaires. D'une part il faudrait travailler au mieux sur la nature intersubjective du signifié ; d'autre part il se révèle nécessaire de comprendre l'articulation entre la spécificité de l'expérience de la parole et l'incorporation de celle-ci dans la stratification globale de l'activité perceptive, sémiotique et normative à travers la figure d'un « sujet parlant », qui à la fois en est investi et renouvelle continuellement cette stratification.

## 2. Phénoménologie de la parole : Merleau-Ponty et Saussure ou du potentiel à l'actuel.

<sup>23</sup> Guignard, op. cit., p. 1-2.

<sup>24</sup> Il s'agit de l'hypothèse interprétative de Jean-Michel Salanskis. Cf. Salanskis (2003)

<sup>25</sup> Cf. Zlatev (2010).

<sup>26</sup> Zlatev (2010), p. 422.

## 2.1 Le sujet parlant et l'expression.

Les aspects problématiques qui affectent la LC nous amènent donc à raisonner sur les racines phénoménologiques de ce qu'on appelle le sujet parlant, qui restent obscures, voire confuses. Le sujet parlant, d'un point de vue phénoménologique, est la figure de l'être-au-monde, corporel et social, toujours pris dans l'expérience de la parole : expérience volatile, extrêmement flottante, et qui est pourtant imbriquée dans des réseaux socio-sémiotiques composés par des dynamiques de constructions linguistiques (organisées sur plusieurs niveaux co-existants : morphémiques, lexématiques, phrastiques, textuels etc.), jeux de participations, imitations, règles sémiotiques, institutions ritualisées, improvisations, et même désirs<sup>27</sup>. Pour dépasser les aspects paradoxaux que la LC nous a laissé en héritage, donc, il faut comprendre la nécessité d'une description de l'activité de langage, qui tienne ensemble la dimension expérientialiste au sens large du terme et la dimension de la stratification organisationnelle du langage même.

Pour cette raison, nous allons proposer un retour aux travaux de Merleau-Ponty et de Saussure autour du thème du sujet parlant<sup>28</sup>. D'abord il faut souligner la présence chez Saussure – et tout particulièrement dans les *Écrits de linguistique générale* – d'une convergence avec des instances phénoménologiques et la réflexion merleau-pontienne sur la phénoménologie du langage. Pour le philosophe français, qui a d'ailleurs beaucoup travaillé sur le *Cours de Linguistique Générale* de Saussure, la phénoménologie du langage est à concevoir «non comme un effort pour replacer les langues existantes dans le cadre d'une eidétique de tout langage possible, c'est-à-dire pour les objectiver devant une conscience constituante universelle et intemporelle, mais comme *retour au sujet parlant, à mon contact avec la langue que je parle*» (Merleau-Ponty 1960, 138).

Merleau-Ponty se propose de *thématiser* la structure chiasmatisque entre les actes de langage et l'activité du langage, celle-là étant définie en termes de *puissance expressive*, qui se produit constamment dans un contact énonciatif (et corporel) avec le monde et avec autrui<sup>29</sup> : «du point de vue phénoménologique, c'est-à-dire pour le sujet parlant qui use de sa langue comme d'un moyen de communication avec une communauté vivante, la langue retrouve son unité : elle n'est plus le résultat d'un passé chaotique de faits linguistiques, mais un système dont tous les éléments concourent à un effort d'*expression unique* tourné vers le présent ou l'avenir, et donc gouverné par une logique actuelle» (Merleau-Ponty 1960, 138-139). Théorie du langage et description de l'expérience langagière dans un horizon du monde doivent impérativement passer par le rapport entre expression et subjectivité<sup>30</sup>. Le sujet parlant, –

<sup>27</sup> Cf. Rosenthal, Visetti (2008); (2010).

<sup>28</sup> Nous avons abordé le thème du sujet parlant chez Saussure et Merleau-Ponty ailleurs. Cf. Bondi, (2010).

<sup>29</sup> Cf. Bimbinet (2004) ; Barbaras (1998) ; (1999) ; Coquet (2007).

<sup>30</sup> La relation entre expression et subjectivité constitue un des aspects fondamentaux de la



suggère Merleau-Ponty dans *La prose du Monde* – entre dès maintenant dans un système de relations qui le vulnérabilisent et qui le dépassent, et où les activités de parler et comprendre constituent des moment d'un même système “je-autrui”. Il est nécessaire d'expliciter ce montage théorique, à la fois dialogique, systémique et relationnel, qui va cerner les contours du *phénomène langage*. D'une part, l'activité linguistique est définie en termes de *gesticulation* : «si la parole est comparable à un geste, ce qu'elle est chargée d'exprimer sera avec elle dans le même rapport que le but avec le geste qui le vise, et nos remarques sur le fonctionnement de l'appareil signifiant engageront déjà une certaine théorie de la signification que la parole exprime» (Merleau-Ponty, 1960, 145). D'autre part, on ne peut comprendre cette gesticulation que si on met en évidence son lien essentiel avec la mobilisation de tout le système, qui constitue, même chez Merleau-Ponty, le *fond* de l'expérience linguistique. Ce fond, toujours mobile et mobilisable, coïncide avec les *langues* : «l'intention significative se donne un corps et se connaît elle-même en se cherchant un équivalent dans le système des significations disponibles que représentent la langue que je parle et l'ensemble des écrits et de la culture dont je suis héritier. Il s'agit, pour ce vœu muet qu'est l'intention significative, de réaliser un certain arrangement des instruments déjà signifiants ou des significations déjà parlantes (instruments morphologiques, syntaxiques, lexicaux, genres littéraires, types de récit, modes de présentation de l'événement, etc.) qui suscite chez l'auditeur le pressentiment d'une signification autre et neuve et inversement accomplisse chez celui qui parle ou qui écrit l'ancrage de la signification inédite dans les significations déjà disponibles. Mais pourquoi, comment, en quel sens, celles-ci sont-elles disponibles ? Elles le sont devenues quand elles ont, en leur temps, été *instituées* comme significations auxquelles je puis avoir recours, que j'*ai* – par une opération expressive de même sorte. C'est donc celle-ci qu'il faut décrire si je veux comprendre la vertu de la parole» (Merleau-Ponty 1960, 147).

Du point de vue merleau-pontien, l'acte de parole est distinguable mais en même temps inséparable de la langue comme ressource virtuelle. Pour le sujet

---

réflexion merleau-pontienne. Rosenthal et Visetti (2010) ont montré la centralité du rapport entre expressivité originaire, (inter)subjectivité de la constitution des formes et leurs institutionnalisation chez Merleau-Ponty. Le geste philosophique de Merleau-Ponty, selon les auteurs peut aider dans la construction d'un programme de recherche qu'on pourrait qualifier comme une véritable « phénoménologie sémiotique » : « Il s'agit en particulier de frayer un meilleur passage entre une phénoménologie herméneutique de l'expérience (centrée sur le sensible et l'intersubjectivité), et les herméneutiques (ou pragmatiques) publiques propres aux sciences des textes, de la culture, de la société. Traduit dans les termes d'une interdiscipline scientifique, cela revient peu ou prou à partir du principe (i) que l'être-au-monde est d'emblée être-au-monde social et être-au-langage, (ii) que cette structure herméneutique s'incarne *directement* dans celle de la perception, en tant qu'expressive, et travaillée par une perspective sémiogénétique débordant la simple réanimation de systèmes de signes ou traces delà individuées, (iii) que les sémiogénèses constituent une médiation essentielle de la conscience, et le principale étayage des intentionnalités, (iv) qu'elle reposent sur la reprise de formes instituées et héritées, impliquant des formes à la fois malléables, partiellement mémorisées, et collectivement prolongées » (Visetti, Rosenthal 2010, p. 25). Cf. Aussi Lassègue 2002.

parlant, l'acte de parole représente le moment où l'intention de produire du sens – intention qui pourrait apparaître comme muette, même si elle est toujours imprégnée d'un frémissement continu de la parole – *s'incorpore* aux pratiques culturelles intersubjectives. Dans ce moment dynamique *d'incorporation*, ce genre de pratiques culturelles et sociales se réalisent dans des situations de discours et transforment constamment les instruments de leurs réalisations. La *langue*, alors, est à comprendre comme un *instrument de pratique culturelle*, un savoir mobile et partagé par les communautés ; autrement, elle constitue un horizon que le sujet parlant mobilise dans l'acte linguistique et qui s'évanouit au cours des pratiques énonciatives. Il ne s'agit pas, comme dans le cas de Benveniste, d'une architecture formelle qui lie un niveau de signes et un niveau de discours, toujours à l'intérieur d'un appareil qui est celui de l'énonciation. Il s'agit plutôt d'une mobilisation concrète, réalisée par le sujet parlant qui travaille sur un savoir collectif qu'il reçoit depuis toujours, et où ses actes constituent une ouverture des pratiques culturelles prêtes aux échanges et aux transformations de l'espace symboliques des échanges, des instruments de pratiques et même des pratique proprement dites. La langue, dit Merleau-Ponty, «devient disponible à son tour parce qu'elle nous donne après coup l'illusion qu'elle était contenue dans les significations déjà disponibles, alors que, par une sorte de *ruse*, elle ne les a épousées que pour leur infuser une nouvelle vie» (Merleau-Ponty 1960, 149).

Une perspective phénoménologique, comme Merleau-Ponty nous l'indique, doit mettre ensemble une analyse de la structure du signe (et de la langue en tant que savoir/pratique) et une description rigoureuse de l'expérience singulière du locuteur ou, mieux, des sujets parlants. On retrouve là la convergence avec le dispositif saussurien, dont on comprend mieux certains passages sur la vie sémiologique : « nous n'établissons aucune différence sérieuse entre les termes *valeur*, *sens*, *signification*, *fonction* ou *emploi* d'une forme, ni même avec *l'idée* comme *contenu* d'une forme ; ces termes sont synonymes. Il faut reconnaître toutefois que *valeur* exprime mieux que tout autre mot l'essence du fait, qui est aussi l'essence de la langue, à savoir qu'une forme ne signifie pas mais *vaut*» (Saussure 2002, 28). Saussure cherchait à étudier les rapports différentiels qui définissent une phase d'équilibre du système linguistique, et en même temps il visait à identifier une *praxis* qui en détermine la constante altération, déformation et formation. C'est pour cette raison que, suggère Merleau-Ponty, Saussure a voulu construire soit une linguistique de la *langue*, conçue comme un «chaos d'événements», soit une linguistique de la *parole*, qui doit montrer, à chaque instant, un ordre, c'est-à-dire un système et une totalité indispensables pour la constitution de communautés et de processus de communication.

Décrire l'expérience langagière implique peut-être une ouverture particulière comme corrélat descriptif dans l'exercice de la discipline linguistique, qui consiste dans l'appréhension de la *valeur* dans un style phénoménologique<sup>31</sup>.

---

<sup>31</sup> Cf. Cadiot, Visetti (2001); Visetti, Cadiot (2006).

Cette opération descriptive, dit Merleau-Ponty, est possible grâce aux envoutements du langage sur soi-même, qui se réalisent chaque fois qu'un locuteur prend la parole. Tout ce que je dis sur le langage, dit Merleau-Ponty, le présuppose, en révélant que le langage se rejoint et comprend soi-même, qu'il n'est pas un objet. Le langage, au contraire, est le lieu privilégié de l'activité phénoménologique de la *reprise*, d'un travail des formes symboliques de transformation continue et dynamique. On revient, chez Merleau-Ponty, à l'idée d'une pluralité constitutive et d'une coprésence des regards sur le langage : l'expérience en première personne, et le regard intersubjectif de l'être social, qui constituent le fond dynamique de chaque activité singulière. Encore mieux, ce rapport entre figuralité de l'expérience de la parole et le fond dynamique constitué par le paysage culturel et linguistique n'est ni en première ni en troisième personne : « il est bien vrai que notre perception nous donne l'impression de venir de l'objet, que le mouvement en particulier nous apparaît chaque fois comme venant de l'apparence elle-même, que même si des facteurs personnels-historiques interviennent ils ne nous sont donnés que sédimentés dans le paysage perceptif, (...), qu'enfin la perception n'est pas en ce sens acte spirituel, l'organisation n'est pas *Sinngebung* par nous comme sujet pensant mais comme être total, incarné, doué d'un certain passé » (Merleau-Ponty 2011, 104). Merleau-Ponty va même au delà en proposant une comparaison entre perception et *lecture* qui donne force à ce que nous venons d'affirmer : « qui est sujet de la perception du mouvement ? il n'y a ni composition du tout à partir de moments figurés abstraits, ni subordination de données de fait à sens tout puissant, il y a un changement des données en sens et incarnation du sens en vision. Comme dans compréhension d'une phrase la fin réagit sur le début, le sens va du tout aux parties, mais enfin tout est suggéré par les parties. Comparer la perception à une lecture. Les « signes » ou données « objectives » sont enregistrés sur appareil, s'inscrivent dans un « champ » qui est « en charge » et qui leur donne valeur situationnelle, toute perception est modulation d'une situation mais celui qui est situé n'est pas un *Je pense* » (Merleau-Ponty 2011, 104).

## 2.2 Le sujet parlant comme être humain et social.

Dans l'approche phénoménologique de Merleau-Ponty, où la figure de l'*Être-au-monde* joue un rôle central pour la compréhension des pratiques symboliques, des faits perceptifs, et des actions sémiotiques (et linguistiques), le lien entre expérience et expressivité, sujet parlant et institutionnalisation des formes apparaît plus facile à cerner. Chez Saussure, au contraire, cet enchevêtrement reste un peu mystérieux, et en tout cas il ne semble pas qu'il y ait chez lui une réflexion systématique sur la notion de sujet parlant, de l'expérience linguistique et de la langue en tant qu'informée par la dialectique entre ces notions. Il y a toutefois des textes où Saussure problématise la langue en tant que *phénomène*, et qui nous apparaissent témoigner d'une intuition profonde de ce nœud conceptuel : « la langue est un phénomène ; il

est l'exercice d'une faculté qui est dans l'homme. La langue est l'ensemble des formes concordantes que prend ce phénomène chez une collectivité d'individus et à une époque déterminée» (Saussure 2002, 129).

Nous croyons qu'en répétant le geste saussurien, qui considère le langage comme un *phénomène*, on peut essayer une esquisse de phénoménologie linguistique. Le langage nous *apparaît* donc en tant qu' *exercice d'une faculté* typiquement humaine (même si je préférerais parler d'*activité*) ; il se manifeste concrètement à la conscience des locuteurs à travers des actions sémiolinguistiques, qu'on appelle les *actes de langage*, et en même temps à l'intérieur d'un ensemble de *formes concordantes*, plus ou moins stabilisées et plus ou moins partagées parmi les locuteurs : la *langue*. La nature *phénoménale* du langage tient à cette tension entre la *concrétude* de la *parole* et la *puissance* ou *potentialité* de la langue ; la relation étant définissable en termes de réciprocité permanente : « dans l'acte de langage la langue tire à la fois son application et sa source unique et continue (...) le langage est à la fois l'application et le générateur continu de la langue, [...] la reproduction et la production » (Saussure 2002, 129). Il est important pour Saussure de souligner à ce propos les « erreurs » de la linguistique – et notamment ceux de l'école de Franz Bopp, qui a conçu la langue comme douée d' « un corps et une existence imaginaire en dehors des individus parlants » (Saussure 2002, 129). Cette école considère le langage une simple *application* de la langue, celle-ci étant comprise comme un système abstrait, serré et délimité, qui constitue la condition nécessaire même pour l'existence du langage. De ce point de vue, « la première école de linguistique n'a pas envisagé le langage dans son caractère de phénomène. Il faut dire plus. Elle a ignoré le fait du *langage*, s'est attaqué directement à la *langue* soit à l'idiome et n'a vu l'idiome qu'à travers le voile de l'écriture. Il n'y a pas de parole, il n'y a que des assemblages de lettres » (Saussure 2002, 130).

Comment alors peut-on sortir de cette impasse ? Il y a pour Saussure une possibilité à exploiter. Pour comprendre le phénomène du langage, dit-il, il faut se placer à l'intérieur d'un dispositif théorique qui comprenne la notion de sujet parlant. Cette voie permet, même si c'est de façon ambiguë, de dépasser l'impasse signalée : « la conquête de ces dernières années est d'avoir enfin placé (...) tout ce qui est le langage et la langue à son vrai foyer exclusivement dans le *sujet parlant* soit comme *être humain* soit comme *être social* » (Saussure 2002, 130). Même si elle est fascinante, cette formulation du sujet parlant comme être à la fois humain et social reste fort mystérieuse. Quelles sont les implications théoriques de ce concept, qui est apparemment un concept clé pour la compréhension du langage ? Et, autre question, en a-t-on vraiment besoin pour définir l'expérience linguistique et ses modalités de constitution chez les locuteurs ? Parfois, Saussure hésite et ne va pas au delà de formulations génériques ; mais, en regardant de plus près ce qu'il pense, l'importance et la nature du sujet parlant se retrouvent liées à un dispositif théorique où s'entremêlent les concepts d'historicité du langage et des langues et de temporalité constitutive de la vie sémiologique. En effet, Saussure affirme qu'il ne faut pas séparer l'étude de l'activité de langage de celle de l'analyse des

langues. Les descriptions de phénomènes singuliers n'ont pas de sens scientifique si elles ne nous donnent pas en même temps un aperçu sur le *fait* (phénomène) générale du langage. Si, au contraire, analyse descriptive et aperçu sur l'activité langagière arrivent à se croiser, on découvre la nature *historique* et *temporelle* du langage : «plus on étudie la langue, plus on arrive à se pénétrer de ce fait que *tout* dans la langue est *histoire*, c'est-à-dire qu'elle est un objet d'analyse historique, et non d'analyse abstraite, qu'elle se compose de *faits*, et non de *lois*, que ce qui semble *organique* dans le langage est en réalité *contingent* et complètement *accidentel*» (Saussure 2002, 159). Saussure a dévoilé deux principes d'organisation internes aux signes, notamment celui de la *continuité dans le temps* et celui de la *mutabilité*<sup>32</sup>. C'est grâce à ces deux principes que, de son point de vue, la nature historique du langage peut se dégager, en s'attachant justement à une *activité intelligente et volontaire* qui est d'ailleurs très particulière : «c'est que l'objet qui fait la matière de l'histoire (...) représente, dans un sens quelconque, des *actes humains*, régis par la volonté et l'intelligence humaines – et qui d'ailleurs doivent être tels qu'ils n'intéressent pas seulement l'individu mais la collectivité» (Saussure 2002, 150). Voilà qu'on revient au thème de l'expérience du sujet parlant, tantôt comme être humain (quasiment naturel) tantôt comme être social : «des faits linguistiques peuvent-ils passer pour être le résultat d'actes de notre volonté ? (...) de tous les actes qu'on pourrait mettre en parallèle, l'acte linguistique, si je puis le nommer ainsi, a ce caractère [d'être] le *moins réfléchi*, le *moins prémédité*, en même temps le *plus impersonnel* de tous» (Saussure 2002, 150).

En découvrant la nature de l'acte de langage, qui constitue le point de départ des sciences linguistiques, Saussure en délivre les caractéristiques « cognitives » : il est peu ou pas réfléchi, peu ou pas prémédité et finalement il est *impersonnel*. L'acte de langage est toujours contraint par un *fond* opérationnel et impersonnel, avec lequel il est toujours dans une relation dialectique de reprise, développement et transformation. Cette relation entre acte linguistique (comme *figure*) et *fond* (ou *horizon*) linguistique se trouve à l'origine de l'activité de langage ; elle en constitue la véritable source. En effet, si la *parole* définit ce qui est *concret* dans les phénomènes linguistiques, elle trouve sa réalité (et sa dignité scientifique) à partir du moment où elle acquiert son *identité d'exécution* : «où *existe* une composition musicale ? C'est la même question de savoir où existe *aka*. Réellement cette composition n'existe que quand on l'exécute ; mais considérer cette exécution comme son existence est faux. Son existence, c'est l'*identité* des exécutions» (Saussure 2002, 32).

Cette idée d'une relation dialectique entre *parole* comme figure et horizon (qui ne s'identifie pas totalement avec la *langue*) est d'ailleurs présente chez Saussure depuis les leçons du 1891 : «le langage a été le plus formidable engin d'*action collective* d'une part, et d'*éducation individuelle* de l'autre, l'instrument sans lequel en fait l'*individu* ou l'*espèce* n'auraient jamais pu même aspirer à développer dans aucun sens ses facultés natives» (Saussure 2002, 145).

<sup>32</sup> Saussure 1916, Première partie, Chap. II, pp. 104-113.

L'activité de langage est constituée par deux expériences, distinctes mais indissociables : l'*action collective* et le *processus d'éducation individuelle* ; voilà alors la définition même de l'activité du langage engagée par une conception forte du développement et de la réalisation d'un individu socialement déterminé. L'acte de langage singulier, à son tour, est conçu comme impersonnel parce qu'il est impliqué dans ce processus, qu'on pourrait appeler d'*individuation* d'une subjectivité intrinsèquement interlocutoire. L'étude du rapport entre *langage*, *langue* et *parole* au sens saussurien ne se limite pas à une réflexion sur la tension entre singularité de performances, différence et historicité de langues et unicité de la faculté du langage. Il s'agit aussi de comprendre l'articulation de ce dispositif, où le sujet parlant joue un double rôle constitutif : foyer de l'intelligence collective et réalisateur d'actions sémiolinguistiques individuelles. C'est pour cela que Saussure, après l'analyse des entités linguistiques, vise à mettre au jour une analyse de la *conscience linguistique*, en se proposant un retour indispensable au *sujet parlant* : « si on considère un *signe* ou une *figure vocale comme signe* (Sémiologie = morphologie, grammaire, syntaxe, synonymie, rhétorique, stylistique, lexicologie etc., *le tout étant inséparable*), ce qui implique directement quatre termes irréductibles et trois rapports entre ces quatre termes, tous trois devant être en outre transportés par la pensée dans la conscience du *sujet parlant* ; (...) à chaque moment de son existence, il n'EXISTE linguistiquement que ce qui est aperçu par la conscience, c'est-à-dire ce qui est ou devient *signe* » (Saussure 2002, 45).

Un signe est linguistique au moment où il est identifié, reconnu, accepté et manipulé par une conscience verbale, qui est celle du sujet parlant, en tant qu'être humain et être social : on devient sujet parlant en parlant ! Puisque Saussure pense que la *transmissibilité* et le destin à être transformé constituent les caractères intrinsèques des signes, nous pouvons affirmer que, de son point de vue, la compréhension de la structure du signe et celle de la conscience du sujet parlant sont deux modalités de compréhension du même phénomène : le langage à travers ses différents niveaux de manifestation.

### 3. Conclusions

La démarche qu'on a adopté vise à travailler sur la relation entre activité de langage, langues et actes d'énonciation concrets. En intégrant le parcours saussurien qu'on a dégagé et des suggestions merleau-pontiennes qu'on vient de rappeler, nous pouvons formuler des conclusions. L'activité de langage est à comprendre comme une *praxis expressive*, et indissolublement comme une *puissance d'expression* ; les actes de langage étant par contre les « lieux » d'actualisation de cette puissance. Les sujets parlant ne font expérience que de ces actes ; expérience volatile, flottante, qui se projette toujours sur d'autres espaces, qui sont néanmoins ambigus et flottants. Parmi ces espaces flottants et fragiles, on trouve la *langue*. Loin d'être des paradigmes stables et fermés en eux-mêmes, les langues constituent un « dieu » virtuel où la mémoire expressive

des sujets parlants devient un espace communautaire, un lieu de l'interlocution publique, voire une institution qui règle et gère la vie même des sujets parlants. Saussure va dans ce sens quand il raisonne sur les *objets de la science linguistique* qu'on ne peut pas isoler de l'expérience de la conscience verbale des sujets. Il part d'une analyse intéressante de la *parole* : « [Parole effective et parole potentielle]. Nous appelons syntagme la parole effective, - ou la combinaison d'éléments contenus dans une tranche de parole réelle, - ou le régime dans lequel les éléments se trouvent liés entre eux par leur suite et précédence. Par opposition à la *parallélie* ou parole potentielle, ou collectivité d'éléments conçus et associés par l'esprit, ou régime dans lequel un élément mène une existence abstraite au milieu d'autres éléments possibles. Toute espèce d'élément vocal (et comme nous le verrons toute espèce d'élément morphologique) est soumis de sa nature à exister sous deux régimes» (Saussure 2002, 61-62). Le linguiste prend son point de départ de la *parole effective*, que Saussure définit comme une dimension observable, douée d'une matérialité physique perceptible : «la combinaison d'éléments contenus dans une tranche de parole réelle (...) une suite quelconque d'éléments dans la parole» (Saussure 2002, 299). Il s'agit, continue-t-il, du «fait le plus matériel, le plus évidemment défini en soi en apparence», qui consiste dans une «suite de sons vocaux» (Saussure 2002, 200). Où faut-il placer la *langue* dans ce contexte? Saussure dit explicitement que la langue «se trouve ne comprendre que des termes psychiques, le nœud psychique entre idée et signe» (Saussure 2002, 334). Et ce n'est que par le biais de la réception intersubjective des signes et de leur l'évaluation sociale qu'il devient possible comprendre les relations dynamiques qui lient la *langue* à la *parole* : «la langue, pour s'imposer à l'esprit de l'individu, doit d'abord avoir la sanction de la collectivité» (Saussure 2002, 299). Est-il à ce niveau qu'il s'impose la différenciation entre *parole effective* et *parole potentielle*. Si la parole effective est *concrète* et *individuelle*, sous les yeux des sujets parlants, pourtant elle ne constitue pas l'objet premier de la linguistique, parce que celle-là vise plutôt à décrire la dimension de l'*identité* des formes. La *parole potentielle* atteint à cette dimension, constituant un modèle d'abstraction ou d'identification des signes, même si elle fait partie de l'exécution. Il y a donc une continuité entre *langue* et *parole*, qui d'ailleurs est identique à la continuité entre institution et exécution ; Il reste alors à comprendre, chez Saussure, les modulations de ce continuum, dont *langue*, *parole potentielle* et *parole effective* constituent trois phases : «la langue, comme les autres sortes de signes, est avant tout un *système de valeurs*, et cela fixe sa place au phénomène. En effet toute espèce de valeur quoique usant d'éléments très différents n'a sa base que dans le *milieu social* et la *puissance sociale*. C'est la collectivité qui est créatrice de la valeur, ce qui signifie qu'elle n'existe pas *avant* et *en dehors* d'elle, ni dans ses éléments décomposés ni chez les individus» (Saussure 2002, 290-291). Donc, la *langue* et la *parole potentielle*, en tant que modalités du *potentiel*, se distinguent sur deux aspects : a) l'une est une institution, l'autre fait partie de l'exécution ; b) la langue est extérieure à l'individu, tandis que la *parole potentielle* atteint à l'individu. Ce qu'on observe dans ces réflexions saussuriennes, alors, c'est l'exigence de comprendre les

degrés de généralisation dont la science linguistique a besoin, pour comprendre l'expérience du sujet parlant, en tant que foyer authentique de l'activité sociale et humaine de parler. Ce processus de généralisation est donc à intéressé à : «1° non ce qui est individuel mais ce qui est consacré par l'usage social, remplissant ainsi les conditions qui font qu'une chose est linguistique ; 2° non nécessairement ce qui est écrit mais de préférence ce qui est parlé ; 3° non dans un but normatif et pour donner les règles de la bonne expression, mais 4° enfin, avec le but de généraliser les observations, d'arriver à une théorie applicable aux langues» (Saussure 2002, 273).

Essayons, pour conclure, une synthèse de ce parcours saussurien. Le champ d'observation est ce que les sujets parlants ont sous les yeux, « ce qui est parlé », dont on ne retient que «ce qui est consacré par l'usage social, c'est-à-dire la *parole potentielle*. A partir de celle-là, on commence une autre généralisation, vers la *langue*, qui constitue le domaine institutionnel des formes pertinentes acceptées et utilisables. On comprend alors l'idée saussurienne d'un processus de généralisation qui était en deux temps : un qui suivait le mouvement de la parole effective à la parole potentielle ; et un autre qui allait de la parole potentielle à la langue. C'est dans cet horizon qu'on voit la raison de deux linguistiques, de la parole et de la langue. Le mouvement *parole effective* → *parole potentielle* représente l'objet de la linguistique de la parole, en se situant entre l'effectif et le potentiel, et dont les objets spécifiques sont les *usages collectifs* et *individuels*. Le mouvement *parole potentielle* → *langue* représente l'objet de la linguistique de la langue. Il se situe, au contraire, dans le niveau de la potentialité et de la puissance sociale ; ses objets spécifiques sont les institutions linguistiques et ses corpus. En somme, pour Saussure ce processus de généralisation nous permet de voir la relation dynamique entre puissance et acte qui semble gouverner les rapports entre langage, langues et parole : «seulement la linguistique, j'ose le dire, est vaste. Notamment elle comporte deux parties : l'une qui est plus près de la *langue*, dépôt passif, l'autre qui est plus près de la *parole*, force active et origine véritable des phénomènes qui s'aperçoivent ensuite peu à peu dans l'autre moitié du langage» (Saussure 2002, 273). En revenant sur la préoccupation saussurienne d'individuation des objets de la discipline linguistique, on retrouve l'idée d'une activité de langage comme expérience du monde et système complexe, où le sujet parlant joue un rôle fondamental, en tant qu'être humain et être social, effectif et potentiel.

#### Références bibliographiques

- Barbaras, R. (1998). *Le tournant de l'expérience – Recherches sur la philosophie de Merleau-Ponty*. Paris, Vrin.
- Barbaras, R. (1999). *Le désir et la distance. Introduction à une phénoménologie de la perception*. Paris, Vrin.
- Barbaras, R. (2002). « Le vivant comme fondement originaire de l'intentionnalité perceptive ». In Petitot, J., Varela, F.-J., Pachoud, B., Roy, J.-M. eds. (2002), *Naturaliser la phénoménologie. Essais sur la phénoménologie contemporaine et les sciences cognitives*, p. 681-696. Paris, CNRS Éditions.



- Barbaras, R. éd. (2003). « Merleau-Ponty, le réel et l'imaginaire », *Chiasmi International*, 5, Paris, Vrin.
- Benveniste, É. (1966). *Problèmes de linguistique générale I*. Paris, Gallimard.
- Benveniste, É. (1974). *Problèmes de linguistique générale II*. Paris, Gallimard.
- Bimbinet, E. (2004). *Nature et Humanité. Le problème anthropologique dans l'œuvre de Merleau-Ponty*. Paris, Vrin.
- Bimbinet, E. (2006). « Sens pratique et pratiques réflexives. Quelques développements sociologiques de l'ontologie merleau-pontienne », *Archives de Philosophie*, 2006/1, Tome 69, 57-78.
- Bondi, A. (2008). « Regimi del senso. La « teoria delle forme semantiche » fra diversità linguistica e stabilizzazione semiotica ». In, Giuliani, F., Barni, M. éds. (2009). *Il logos nella polis. La diversità delle lingue e delle culture, le nostre identità. Atti del XIV Convegno della SIFL*, p. 239-252. Roma, Aracne.
- Bondi, A. (2009). « L'enunziatione e la soggettività in Émile Benveniste », *Le Forme e la Storia*, II/147-163.
- Bondi, A. (2010). « Il linguaggio come « fenomeno ». L'esperienza linguistica fra Saussure e la fenomenologia », *RIFL*, 3, 39-51.
- Bondi, A. (2012). « Le sujet parlant comme être humain et social », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 65, *en cours de publication*.
- Bordron, Jean-François 2011, *Phénoménologie et théories de la signification*, NAS, 2011, 114, disponible sur <http://www.revues.unilim.fr/nas/document.php?id=3733> consulté le 13/02/12
- Bulea, E. (2009). « La nature dynamique des faits langagiers, ou de la « vie » chez Ferdinand de Saussure », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 59, 5-19.
- Cadiot, P. (2003). « Du lexème au proverbe : pour une sémantique antireprésentationnaliste ». In Siksou, M., éd., *Variation, construction et instrumentation du sens*, p. 25-46. Paris, Hermes Sciences, Lavoisier.
- Cadiot, P., Visetti, Y.-M- (2001). *Pour une théorie des formes sémantiques. Motifs, profils, thèmes*, Paris, PUF.
- Coquet, J.-C. (1997). *La quête du sens*. Paris, PUF.
- Coquet, J.-C. (2007). *Physis et logos. Une phénoménologie du langage*. Paris, Presses Universitaires de Vincennes.
- De Palo, M. (2007). « Saussure et le sujet parlant », *Langage et inconscient*, 3, 82-101.
- De Palo, M. (2010). « Sujet cognitif et sujet linguistique », *Histoire Épistémologie Langage*, XXXII/2, 37-55.
- Descombes, V. (1996). *Les institutions du sens*. Paris, Éditions du Minuit.
- Guignard, J.-B. (2008). « 'Le corps et l'idée' ou le simulacres d'incarnation. Le cas de la linguistique cognitive », disponible en ligne, [http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00401736\\_v1/](http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00401736_v1/), consulté le 02/09/2011.
- Godel, R. (1957). *Les sources manuscrites du cours de linguistique générale de F. de Saussure*. Genève, Droz.
- Grondin, J. (2003). *Le tournant herméneutique de la phénoménologie*. Paris, PUF.
- Havelange, V. (2010). « Action, empathie et motivation dans la phénoménologie husserlienne : implications pour les sciences et technologies cognitives », *Intellectica*, 53/54, 195-132.
- Hjelmslev, L. (1971). *Essais linguistiques*. Paris, Éditions de Minuit.
- Hjelmslev, L. (1985). *Nouveaux essais*. Paris, Éditions de Minuit.
- Kleiber, G. (2001). « Sur le sens du sens : objectivisme et constructivisme ». In Keller, D., Durafour, J.-P., Bonnot, J.-F.-P., Sock, R. éd. (2001). *Percevoir : monde et langage. Invariance et variabilité du sens*, p. 335-371. Bruxelles, Mardaga.
- Kristensen, S. (2008). « Le mouvement de la création. Merleau-Ponty et le corps de l'artiste », *Alter. Revue de phénoménologie*, 2008, 243-260.
- Kristensen, S. (2010). *Parole et subjectivité. Merleau-Ponty et la phénoménologie de l'expression*. Hildesheim/Zurich/New York, Georg Olms Verlag.

- Lakoff, G. (1987). *Women, Fire, and Dangerous Things. What categories reveals about the mind*. Chicago, Chicago University Press.
- Lakoff, G. (1988). « Cognitive Semantics ». In Eco, U., Santambrogio, M., VIoli, P. éds. (1988). *Meaning and Mental Representations*. Bloomington/Indianapolis, Indiana University Press.
- Lakoff, G., Johnson, M. 1999, *Philosphy in the Flesb : the Embodied Mind and its a Challenge to Western Thought*. New York, Basic Books.
- Langacker, R. (1987). *Foundations of Cognitive Grammar, vol. 1*. Standford, Standford University Press.
- Lassègue, J. (2002). « Note sur l'actualité de la notion de forme symbolique », *Methods*, disponible en ligne <http://www.methods.revues.org/88;DOI:10.4000/methods.88> , consulté le 22 Novembre 2007.
- Lassègue, J. (2007). « Une réinterprétation de la notion de forme symbolique dans un scénario récent d'émergence de la culture », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 2, 221-237.
- Lieberman, K. (2011). « The reflexive intelligibility of affairs :ethnomethodological perspectives on communicating sense », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 64, 73-99.
- Merleau-Ponty, M. (1945). *Phénoménologie de la perception*. Paris, Gallimard.
- Merleau-Ponty, M. (1960). *Signes*. Paris, Gallimard.
- Merleau-Ponty, M. (1968). *Résumés des cours au Collège de France 1952-1960*. Paris, Gallimard.
- Merleau-Ponty, M. (1969). *La prose du monde*. Paris, Gallimard.
- Merleau-Ponty, M. (1979). *Le visible et l'invisible*. Paris, Gallimard.
- Merleau-Ponty, M. (1996). *Le primat de la perception*. Paris, Verdier.
- Merleau-Ponty, M. (2000). *Parcours deux, 1951-1961*. Paris, Lagrasse-Verdier.
- Merleau-Ponty, M. (2003). *L'institution, la passivité. Notes du cours au Collège de France (1954-1955)*. Paris, Belin.
- Merleau-Ponty, M. (2011). *Le monde sensible et le monde de l'expression. Notes du cours au Collège de France, 1953*. Genève, MetisPresses.
- Piotrowski, D. (2009). *Phénoménalité et objectivité linguistiques*. Paris, Honoré Champion.
- Ricoeur, P. (1969). *Le conflit des interprétations*. Paris, Éditions du Seuil.
- Ricoeur, P. (1983-1985). *Temps et récit. 3 volumes*. Paris, Éditions du Seuil.
- Ricoeur, P. (1986). *Du texte à l'action – Essais d'herméneutique II*. Paris, Éditions du Seuil.
- Ricoeur, p. (2004). *Parcours de la reconnaissance*. Paris, Éditions Stock.
- Rosenthal, V, Visetti, Y.-M. (1999), « Sens et temps de la Gestalt », *Intellectica* 28, 147-227.
- Rosenthal, V., Visetti, Y.-M, (2008). « Modèles et pensées de l'expression : perspectives microgénétiques », *Intellectica*, 50, 177-252.
- Rosenthal, V., Visetti, Y.-M. (2010). « Expression et sémiologie. Pour une phénoménologie sémiotique ». In *Rue Descartes*, 70, Les Usages de Merleau-Ponty, p. 24-60. Paris, PUF.
- Salanskis, J.-M. (2000). *Modèles et pensées de l'action*. Paris, L'Harmattan.
- Salanskis, J.-M. (2001). *Sens et philosophie du sens*. Paris, Denoël.
- Salanskis, J.-M. (2003). *Herméneutique et cognition*. Lille, Presses Universitaires du Septentrion.
- Saussure, F. (1916). *Cours de linguistique générale*, édité par Ch. Bally et A. Secheaye, avec la collaboration de A. Riedingler. Paris, Payot.
- Saussure, F. (2002). *Écrits de linguistique générale*. Paris, Gallimard.
- Tyvaert, J.-E. (2011). « Statut du sujet et rencontre des textes », *Texte*, XVI, 4, disponible en ligne <http://www.revue-texto.net> .
- Vandaele, S. (2007). « Quelques repères épistémologiques pour une approche cognitive de la traduction. Application à la traduction spécialisée en biomédecine », *Meta*, LII/1,129-145.
- Victorri, B. (2004). « Les grammaires cognitives ». In Fuchs, C. éd (2004). *La linguistique cognitive*, p. 73-98. Paris, Éditions Ophrys, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.
- Visetti, Y.-M. (2004). « Anticipations linguistiques et phases du sens ». In Stock, R. & Vaxelaire B. (éds.), *L'anticipation à l'horizon du présent*, p. 33-52. Bruxelles, Mardaga.
- Visetti, Y.-M., Cadiot, P. (2006). *Motifs et proverbes – Essai de sémantique proverbiale*. Paris, PUF.

- Zlatev, J. (2007). « Embodiement, language and mimesis ». In Ziemke, T., Zlatev, J., Franck, R. éds. (2007). *Body, Language, Mind. Vol. 1 : Embodiement*, p. 297-337. Berlin, Mouton de Gruyter.
- Zlatev, J. (2010). «Phenomenology and cognitive linguistics ». In Gallagher S. éd. (2010). *Handbook on Phenomenology and Cognitive Science*, p. 415-446. New York, Springer.
- Zlatev, (2011), « From cognitive to integral linguistics and back again », *Intellectica*, 56, 125-147.